

Alexis Saint-Amand

XV sonnets

Alexis Saint-Amand, né dans le midi de la France il y a quarante-cinq ans, est un poète resté longtemps inédit, peut-être parce que, grand voyageur, il n'a pas jugé bon de fixer ses textes ailleurs que dans leur propre forme. Commentateur de Mallarmé, il traduit aussi William Cowper. Est-ce vraiment un paradoxe que son matérialisme s'exprime dans une langue qui doit autant à Voiture qu'à Valéry ? Les poèmes publiés ici appartiennent à un ouvrage divisé en trois cycles de quinze sonnets et intitulé *Puellae laus romanae* ou le *Livre des Idylles*.

PREMIÈRE MÉDITATION

SONNET I

Ainsi que l'argile est le souvenir de l'eau
et dans l'écorce la mémoire de l'ormeau
porte la lumière d'avril à la surface,
un ciel fertile pose les mains sur ta face.

Le matin qui parle en moi veut faire ce geste
mais voir lui prend la seule force qui lui reste :
pour l'œuvre de la terre qui était avant
cette ombre passe avec la vanité du vent.

Dans cet espace la totalité des chants
est contenue, tels à l'oreille d'une conque
le respir de la mer et la joie des marchands.

Venus d'autrefois rendre mon souffle inutile,
tes yeux nés avec le jour démentent quiconque
comme moi s'est soumis à la mort indocile.

SONNET II

L'être de la beauté n'est-il que ce savoir
qui, siégeant dans mes yeux, t'interdit de me voir ?
et sa lumière gardée par devers le temps
brûle mon cœur entier dans la main qui la tend.

Rien n'est plus simple à l'instant que la beauté d'être,
la pierre dans le courant d'où la vue va naître :
son poids la retient dans le cercle des reflets,
la course de l'eau prend la forme du galet.

En ce lieu l'idylle abolit la ressemblance,
car ni l'être ni la beauté n'ont d'autre nom
que celui que le jour tait, que la chaleur pense.

L'été venu, l'on ouvre la maison des champs
et l'on dénoue les nattes, chaînon à chaînon,
pour adoucir la détresse de notre chant.

SONNET III

Ton image est ton être, à cela je connais
que tout chant est futile, au secret condamné
de la voix qui, l'ouvrant à ses ardeurs, l'encombre
et porte à la lumière la lourdeur de l'ombre.

Ce que l'un de l'autre savent l'être et l'image,
le regard touchant qui leur tient lieu de langage :
telle est la brise dans la vallée au départ
du ruisseau vers la mer, dont le ciel me fait part.

Ton ciel a la couleur de l'eau qui le reflète,
la source du murmure n'est jamais tarie,
et la lèvre se pose au creux des mains inquiètes.

L'être s'est endormi dans les bras de l'image...
Oh ! dormir dans le berceau qui les apparie
et que repose ma main où le cœur l'engage !

SONNET IV

Que respirant aux balcons s'ouvrent les fenêtres,
que l'être nous comble, l'espace vient de naître,
que le soleil y place sa juste césure
et que le désert soit entier à sa mesure !

Comme un fruit neuf au centre du règne fertile,
nous avons disposé les pierres et l'argile
pour que la lumière appuyée en souriant
sur nos épaules, nous délivre en nous liant.

Comme l'œillet, comme la mousse et le basilic,
l'être n'est pas un don et je ne rendrai grâce,
et jusqu'à demain, si patient sera l'aspic.

Il faut voir comme toute chose lui consent,
comme les arbres soumis ont verdi la place :
même le soir entre ses mains se rêve absent.

SONNET V

Tu viens en effet de la distraction du monde
absorbé dans le bruit des choses et leur ronde ;
rien d'existant n'avait su encor te songer,
car tout, étant sans être, restait étranger.

Dans la pleine mobilité de la lumière,
mais libre d'aucune errance à l'orée première,
la constance du jour cesse d'être fébrile,
la sérénité de l'air ne sera plus fragile.

Quand tu parles sa langue au pâtre des nuées
qui voit sa soif étanchée dans l'eau de tes yeux,
il renoue d'un doigt tes sandales dénouées.

L'heure tardive t'a rencontrée sur son seuil,
longtemps différée par l'étourderie des dieux,
le jour, qui est l'œuvre du temps, te fait accueil.

DEUXIÈME MÉDITATION

SONNET I

Il y a moins d'étoiles au ciel, moins de feuilles
au mûrier du jardin que ma pensée n'accueille
de pensées à te voir entre l'eau et le feu,
or chacune est comme toi la seule en son lieu.

Il y a moins d'épis à l'horizon du blé,
on compte moins de grain dans un grenier comblé
que de questions auxquelles répond ta présence,
or aucune ne fut posée : le jour commence.

L'être est à lui seul son éclat et son regard,
hors de nous site éclairé de la joie tactile,
quand la grande paix des choses lui rend égard.

Il y a moins de pierres aux remparts, moins d'or
dans les mains, moins d'yeux aux fenêtres de la ville
depuis que ton pas nombreux a franchi ce bord.

SONNET II

Je viens de comprendre l'amitié du soleil
et de la pluie, je suis à la saison pareil :
comme nous distraits, ni l'un ni l'autre ne sait
ce qui les unit, un reflet les lie assez.

Les yeux à hauteur de l'air, nos pas nous égarent,
la lumière touche les mains qui nous séparent ;
au retour les dalles sont sèches, un chat s'étire,
nos mains sensibles ont appris à nous suffire.

Car un chant concerté nourrit la vaine absence
que l'eau dément, que l'être de l'air purifie
— tu es la flamme où l'immobilité s'élance.

Car la chaux connaîtra longtemps non le pinceau
mais la pierre qu'à voir la lumière défie,
et l'être du jour qu'elle convie à son assaut.

SONNET III

De même parmi le chœur la voix d'un violon
mais cet accord, ce sont plusieurs gorges qui l'ont
ensemble accordé, et ton être lui aussi,
n'est-il pas l'été auquel l'hiver a sursis ?

De même tu es assise dans la campagne
et le bruissement de lumière qui me gagne
n'est-il pas éphémère comme la grenade
quand la graine du feu avec la fleur s'évade ?

Mais non, cette caresse est à jamais saisie
dans la vaste vallée plus forte que le soir,
plus une heure ne sera d'angoisse transie.

Le temps a fermé les yeux dans ses propres bras,
souriant aux cieux, il sait à la mort surseoir :
nous avons fait un feu que le jour connaîtra.

SONNET IV

L'eau et le feu et la lumière encore qui cille
nouent dans l'être du beau la raison difficile :
ce qui est, nul miroir ne l'ôte de soi-même,
nulle image ne le brise ni ne l'essaime.

Ce qui est l'hôte de soi-même et non du vers
qui le loue, héberge en soi tous les univers
qui ne sont qu'un seul, car nul miroir ne le mire,
la lumière s'est détournée d'eux pour l'élire.

Je la vois s'aimer dans le regard singulier
que la terre attache à l'intérieur de tes pas
quand vous marchez ensemble avec l'air votre allié.

Je vois le rempart auquel ton corps est léger
se reposer du temps éternel sous tes bras,
l'être du beau à sa joie n'est pas étranger.

SONNET V

Un tel calme règne lorsqu'on vient du dehors,
il n'est de repos où liquide coule l'or
solaire, et je te sais gré de m'avoir donné
l'ombre aussi où le puits du temps est étonné.

Dans l'ombre profonde on entend une voix claire
qui, à elle seule accordée et non pour plaire
aux dieux de loisir et aux hommes de peine,
colore par le son le bocage et la plaine

On l'entend dire dans le murmure discret
de la source et du nuage au sujet des ronces,
que l'être est sensible et la voix en son secret.

L'être de la voix se tient hors de ma portée :
Oh, suis-je ce passant à qui ta bouche annonce
que la nuit s'étend et la fête est écourtée ?

TROISIÈME MÉDITATION

SONNET I

Au centre de l'espace et montrant vers le haut,
tes mains déliées dressent la forme du beau
qui est celle de la clarté qu'elles répandent
à flatter l'alizé, à cueillir des amandes.

Lui qui ne te voit pas, le jour, ton frère identique,
recouvre dans ton geste sa ferveur antique,
et si je ne suis que l'ombre du messenger,
faut-il m'abattre comme un oiseau passager ?

L'éclair est moins vif, ô concept de plénitude,
et quand la nymphe a brisé son jouet de foudre,
je me dédie dans le silence à son étude.

C'est ainsi que sous la frondaison replié
je te vois mieux et plus proche que dans la poudre
des ailes et dans l'éclat par l'astre nié.

SONNET II

Parce que plus un cri, plus un seuil ne t'attend,
une enfant passe enfin dans la gloire du temps :
c'est ce que dit l'aveugle te croyant partie,
c'est ce qu'il clame après la saison avertie.

Or tu n'es pas venue ni ton heure surgie,
l'être de l'être se rit de ma liturgie,
des branches à fruit dont la mollesse l'évente,
des sottes louanges que le langage invente.

Je ne te vois, je n'entends pas ta voix, ton être,
ta lèvre ouverte sur les livres de l'instant
est en moi qui lis le seul sujet du connaître.

Pérenne parmi la pierre qui nous entoure,
et toi la studieuse, à peine assise, habitant
le lieu, que faut-il pour que le désordre accoure ?

SONNET III

Rien ne manque, pas une moirure de vitre,
pas un pleur d'apprenti poète à son pupitre,
pas un pot de géranium au balcon d'en face,
pas une jeune fille riant à sa glace.

Or ce décor d'œuvrette planté par l'histoire,
la forme de l'être le rend aléatoire,
contingent à la commodité d'un récit
dont l'épilogue, bien avant, eut lieu ici.

La substance de l'être est la plus concentrée
dans sa propre forme qui est un paysage
où la durée des saisons n'a pas son entrée.

L'être crée dans la durée son propre témoin
pour qu'on y découvre l'autre de son visage,
mais, défait, celui-ci n'en rayonne pas moins.

SONNET IV

Cette beauté qui se blesse à sa propre cible,
ta beauté tournée vers l'intérieur du visible,
abrite en son être le chant qu'elle convoque
et tout ce qui est tu réside en son époque :

La pierre encore une fois, l'argile, la flamme,
les routes jusqu'au village où marche une femme,
car la main qui est n'a besoin de rien offrir,
étant le vœu de l'être, la fin du souffrir.

Tout ce qui est dit se fait chair pour l'impérissable,
se fait regard et mouvement contre la loi,
se veut précaire dans un suspens équitable.

Tout ce qui est ainsi conçu cède à l'oubli
de l'impossible, qui l'a fait semblable à soi
et différent des choses du monde établi.

SONNET V

Comme la persienne prend au piège le corps
de la lumière et la libère de son sort
de transparence pour qu'elle vive chez nous,
l'oiseau, l'eau, le roseau rêvent à tes genoux.

Le poème a fait ce long détour pour se taire,
pour apprendre qu'il n'est rien que le locataire
de la parole qui prend au piège le corps
de la présence et la libère de son sort.

Que tu sois est de tous le rêve le plus fou :
comme si le soleil, égal à son poids d'ambre,
pouvait se soutenir aux cieus seul et sans nous,

Comme si, levée sur le dehors la persienne,
tu pouvais rester librement dans cette chambre
où la lumière a pris ton ombre pour la sienne.